

TI
1988

LE
MOUVEMENT POÉTIQUE

EN
ROUMANIE

PAR
LUCILE KITZO



INSTITUT TYPOGRAPHIQUE
RALIAN et IGNAT SAMITCA, Craiova
1896.

LE
MOUVEMENT POÉTIQUE

8

EN

ROUMANIE

PAR

LUCILE KITZO

Biblioteca Centrală
Regională Craiova



INSTITUT TYPOGRAPHIQUE

RALIAN ET IGNAT SAMITCA, CRAIOVA

1896.

33642



A Madame Cornette
Hommage de
L'Auteur

LE
MOUVEMENT POÉTIQUE
EN
ROUMANIE*)

La littérature roumaine en est à ses débuts. Celui qui voudrait se rendre compte des causes qui l'ont empêchée de se développer devrait, avant tout, connaître l'histoire du peuple roumain.

Nulle part, plus qu'en Roumanie, les événements politiques n'absorbèrent aussi complètement les forces du peuple; des guerres, encore des guerres, toujours des guerres, voilà ce que contient la sombre histoire roumaine.

Cet article a paru dans le «*Moniteur universel*.» De nombreuses fautes d'impression s'y étant glissées, nous avons cru bon de le faire réimprimer.

* à Paris

* Nos. de 29 avril, 6, 18, 21, 23, 24, 31, 4.

Il ne fut pas donné aux Roumains de jouir des avantages d'une paix qui eût favorisé une civilisation naissante; ils durent exclusivement manier l'épée et ce n'est que depuis cent ans à peine qu'ils manient plus fréquemment la plume.

Le peuple roumain subit deux influences qui empêchèrent le développement et la culture de sa langue: celle des Slaves et celle des Grecs. Le slavon fut longtemps la langue de l'Eglise et de l'Etat et les Roumains adoptèrent même l'alphabet que le moine Cyrille inventa à la fin du neuvième siècle, afin de rendre accessible aux Slaves de la Mésie la lecture de l'Évangile. La littérature roumaine se borna pendant des siècles aux traductions des livres ecclésiastiques slaves. Ce n'est que sous les princes Matheiu Bassarab (Valachie, 1632-1654) et Vasile Lupul (Moldavie, 1634-1653) que le roumain fut introduit dans l'Eglise et à la cour. Ces sages princes fondèrent aussi les premières écoles roumaines où l'on ne pouvait toutefois faire que des études rudimentaires.

Au dix-huitième siècle, l'avènement des Phanariotes nous livra à l'influence grecque qui menaçait d'étouffer complètement l'esprit roumain. Cependant l'incroyable force de résistance grâce à laquelle le Roumain avait pu garder intacte sa nationalité au milieu des circonstances les plus défavorables, le fit triompher encore une fois. Quelque soin que l'on prît à réduire tout enseignement à l'étude du grec, il n'oublia pas sa langue et le poète Jean Vacaresco disait à ses descendants qu'il leur léguait «la culture de la langue roumaine et l'amour du pays».

On n'apprit cependant presque pas chez nous l'idiome harmonieux d'Homère; en revanche on s'occupa beaucoup du grec moderne, et dans la classe noble on se fit un honneur d'oublier le roumain pour parler la langue de ces Grecs corrompus, qui étaient devenus les fidèles serviteurs de la Sublime-Porte, et en son nom les bourreaux du peuple roumain.

Mais l'heure de la délivrance ne devait pas tarder à sonner, et la révolution de 1821 nous sauva à jamais des Grecs. Dès les premières années du dix-neuvième siècle, le mouve-

ment national s'était fait sentir. En Moldavie, grâce au métropolitain Benjamin Costaki (1769-1846), le prince Constantin Moruzi (1803-1804) fonda le séminaire de Socola, près de Jassy, et plusieurs autres écoles dans différentes villes de la Moldavie. C'est aussi à cette époque que beaucoup de jeunes Roumains furent envoyés en Occident pour leurs études.

En Valachie, c'est Georges Lazar (originaire de la Transylvanie) qui fonda en 1817 une école roumaine dans le monastère de Saint-Sabbas, à Bucarest, où il enseigna tour à tour la grammaire, la géographie, les mathématiques, la philosophie. Ce fut toujours G. Lazar qui, guida les premiers pas d'Héliade Radulesco, le grand révolutionnaire de 1848, l'homme dont l'ardent patriotisme devait contribuer à l'élévation intellectuelle et morale du peuple roumain.

La révolution de 1821 avait prouvé à la Sublime-Porte que les Roumains n'avaient pris les armes que contre les Phanariotes, si justement surnommés chez nous «les sangsues». Après plus d'un siècle, — le premier Phanariote étant venu en Roumanie en 1711, nous eû-

mes donc de nouveau des princes roumains, ce qui ne put que favoriser la culture de notre langue. Tandis qu'au dix-huitième siècle on croyait qu'il n'était pas possible d'écrire et d'enseigner en roumain, dès 1816, grâce aux efforts de G. Lazar et d'Héliade Radulesco, on commença à se convaincre du contraire. Les jeunes Roumains nobles et riches allaient faire leurs études à l'étranger et ils rentraient dans le pays avec le désir de travailler à y établir les formes de la culture occidentale.

Héliade et ses amis se mirent à l'œuvre: aucune difficulté ne les arrêta dans la noble tâche qu'ils avaient entreprise: celle de régénérer le peuple roumain par la culture. C'est alors que l'on se mit à traduire chez nous les chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Au cri d'Héliade: *Ecrivez, enfants, écrivez*, les jeunes Roumains répondirent en publiant force vers et prose, ce qui toutefois ne contribua pas à enrichir notre littérature.

Héliade lui-même (né en 1802) ne doit son nom de «père de la littérature roumaine» qu'à l'admirable activité dont il fit preuve, en tra-

vaillant à l'émancipation du peuple roumain. Homme politique avant tout, et grand patriote, son rêve était : l'union des principautés roumaines sous un seul sceptre. Sans cette union, nous ne pouvions pas être nos maîtres, et nous risquions de voir à chaque moment s'immiscer dans nos affaires la Russie et la Turquie, nos ennemies séculaires. La révolution de 1821 nous avait sauvé des Grecs, celle de 1848, bien qu'étouffée par la Russie et la Turquie, prouva à ces deux puissances que les Roumains n'attendraient qu'un moment plus favorable pour revendiquer leur indépendance. La période qui s'écoula entre 1820 et 1866 est une des plus agitées de notre histoire. La nation roumaine rompt enfin son sommeil léthargique pour réclamer ses droits ; il n'est donc pas étonnant si la littérature de cette époque porte l'empreinte des idées et des sentiments qui faisaient battre le cœur de tout Roumain. Notre poésie fut exclusivement patriotique, et le nombre des hymnes et des odes, etc., dans lesquels on célébrait l'amour du pays est incalculable. On était alors très facilement poète : tout jeune

homme ayant à peine terminé des études très incomplètes dans nos écoles ne manquait pas de déclamer sur le patriotisme en vers plus ou moins boîteux. La langue qu'employaient ces jeunes auteurs était ce *roumain latinisé* qu'Héliade avait mis à la mode. Désirant prouver à l'Europe que le peuple roumain descendait en ligne directe des colons établis par l'empereur Trajan en Dacie, Héliade se livra à un travail d'épuration sur la langue roumaine, en remplaçant tous les mots d'origine étrangère par des mots empruntés au latin.

Ce n'était pas de cette manière que l'on devait s'y prendre pour mettre en évidence notre origine latine, et ce qu'on a justement appelé les « rêveries philologiques d'Héliade » ne firent que donner à la plupart de ses œuvres un caractère d'un pédantisme outré. Aussi les meilleures productions de ce temps sont-elles écrites en bon roumain et non pas dans l'idiome latinisé d'Héliade.

De toute l'œuvre poétique d'Héliade, nous ne pouvons citer qu'une seule ballade, le *Sburatoru* (génie ailé). Dans nos croyances populaires,

on donne ce nom un à génie qui vient embrasser les jeunes filles à la tombée de la nuit et dont l'amour cause toujours le malheur ou la mort.

Le poète a su enchâsser cette croyance dans de jolis vers où il analyse très subtilement l'état d'âme de la jeune fille que le «Sburator» tourmente.

Il y a dans cette ballade une très belle description du soir au village. C'est d'une main de maître qu'Héliade a tracé ce tableau champêtre qui pourrait figurer dans une idylle de Théocrite.

C'était au crépuscule, le soleil s'était couché. Les cordes grinçantes des puits semblaient appeler le troupeau qui arrivait lentement, gravement. En mugissant il s'avavançait vers le puits. Leur soif calmée, les animaux s'approchent de l'étable. A l'appel de leurs mères, les veaux accouraient. Le grave mugissement des taureaux faisait vibrer l'air tandis qu'en sautant gaiement les veaux s'approchaient de leurs mères.

Les étoiles commencent à briler l'une après l'autre. Les feux du village s'allument. Longtemps après, paraît aussi la lune. De temps en temps une

étoile tombe des cieux. Mais le travail des champs a fatigué le paysan. Après un court repas, le sommeil est venu. Le silence règne maintenant partout. On n'entend plus que le hurlement des chiens.

Il fait nuit profonde — profonde. Au milieu des ténèbres, s'étend son noir vêtement semé d'étoiles couvrant le monde qui s'endort dans les bras du sommeil, rêvant ce qu'il n'avait jamais rêvé.

Le silence est partout, et l'immobilité complète. Un charme mystérieux est descendu sur toutes choses. Pas une feuille ne bouge, le vent ne soupire plus. Les eaux elles-mêmes dorment, les moulins se sont tus.

Héliade a beaucoup écrit, en vers et en prose, mais son œuvre n'a qu'une importance historique.

Elle est une preuve touchante de tous les efforts que fit ce grand patriote pour hâter la culture du peuple roumain.

Depuis plus d'un siècle, les Roumains gémissant sous le joug des Phanariotes avaient presque perdu la conscience de leur dignité nationale. Ils avaient pourtant eu des jours de gloire sous le règne de leurs princes, Mircea le Grand, Etienne le Grand, Michel le Vaillant.

Ce petit peuple qui avait si bien su résister aux terribles assauts que de très puissants ennemis lui avaient fait subir, méritait de vivre. Mais il fallait pour cela lui donner du courage, raffermir sa foi en lui-même en lui rappelant son passé glorieux.

C'est ce que firent Heliade et les lutteurs de sa génération ; grâce à eux, nous pouvons compter parmi les plus belles pages de notre histoire celles des événements survenus entre 1821-1866. Il fallait de l'enthousiasme et de l'abnégation pour commencer l'oeuvre de régénération de tout un peuple, et Heliade en eût plus que tout autre.

Ce fut un grand et noble cœur, et à ce titre il a droit à la reconnaissance de tous les Roumains. Depuis 1817 jusqu'en 1872, nous le voyons constamment lutter sur tous les terrains. Professeur, journaliste, homme politique, souffrant l'exil et la pauvreté, il déploya à chaque moment de sa vie une activité qu'on ne peut se lasser d'admirer. Sa meilleur oeuvre c'est assurément le rôle qu'il a joué dans les événements de notre pays, et son plus grand

mérite c'est d'avoir cherché à nous initier à la civilisation occidentale.

Depuis plus d'un siècle, le peuple roumain n'était plus rien. Il doit à Heliade et à ceux qui luttèrent avec lui d'être déjà quelqu'un. Les deux poètes de cette génération, qui servit si noblement notre pays, sont Bolintineano et Alexandri.

Le premier naquit en 1819 et se fit connaître, jeune encore, par son élégie intitulée : *A une jeune fille mourante*. Bolintineano passa quelques années à Paris ; il vint en Roumanie en 1848, prit part aux événements de cette année mémorable, et quand la révolution fut étouffée dans les pays danubiens il dut subir l'exil, en même temps que les autres chefs du mouvement national.

C'est alors qu'il visita la Turquie, d'où il nous rapporta les *Fleurs du Bosphore* traduites par l'auteur en français sous le titre de *Brisés d'Orient* et accompagnées d'une préface de Philarète Chasles.

Bolintineano ne rentra dans le pays qu'en 1857 et il fut ministre sous le règne du prince

Jean Couza. Mais cette vie de luttes politiques n'était pas faite pour lui. Nature trop sensible, Bolintineano eut beaucoup à souffrir de tous les désagréments qui font partie de la vie politique, et il traduisit trop souvent en vers ses haines de parti.

Le poète si choyé et si admiré dans sa jeunesse eut une fin très triste; il mourut pauvre et presque oublié dans un hôpital en 1873. Bolintineano a beaucoup écrit; mais ce qui lui assurera toujours sa réputation de poète, ce sont les deux volumes qui contiennent les *Légendes historiques*, les *Fleurs du Bosphore*, les *Macédoniennes*, les *Contes* et les *Élégies*.

Les *Légendes historiques* sont supérieurs par la beauté de la langue à toutes ses productions poétiques de Bolintineano.

Nous avons dit que pour raffermir la foi du peuple roumain en lui-même, il fallait lui rappeler ses beaux jours de gloire, et ce fut Bolintineano qui fit passer devant nos yeux les héros de notre pays. Il chanta leurs hauts faits dans cette belle langue roumaine que l'on maniait pour la première fois avec tant d'art

Le sentiment de patriotisme qui se dégage de ces *Légendes historiques* leur a donné une grande popularité. Bolintineano, qui joignait à une brillante imagination un vif sentiment des beautés de la nature, sut évoquer le passé héroïque des Roumains avec autant de bonheur qu'il sut peindre les sites majestueux où se déroulèrent leurs événements historiques.

Voici une de ces légendes les plus connues, intitulée : *Mircea le Grand et les envoyés du sultan* :

Dans une grande salle, au milieu de ses capitaines, Mircea, chargé d'années, est assis sur son trône. Tel parmi les roseaux jeunes et verts, un chêne étend ses rameaux desséchés ; telle encore derrière les vallées émaillées de fleurs, s'élève la vieille montagne couverte de neige. Le cour est pleine de monde, le pays est en mouvement. Les envoyés du sultan viennent assister à la réunion. Tous sont assis : les grands, les petits, les jeunes, les vieux. L'homme était noble quand il était Roumain. Les envoyés présentent l'ordre impérial. Mircea le lit, puis, avec hauteur, il leur parle en ces termes : « Votre empereur, je n'en doute pas, veut faire de ce pays un pays ture. La paix qu'il me

propose est l'esclavage, tant que le Roumain saura lutter.» A ces mots, la salle a retenti. Mais un des envoyés, a pris la parole : «Toi, seigneur, auquel quatre pays sont soumis, qu'Allah te protège, mais tu n'es qu'un traître.» Au milieu d'un sour murmure, ces mots finissent. Les cavaliers tirent leurs épées. Mais Mircea s'adresse rapidement à eux : «Respectez l'ambassade, mes capitaines», leur dit-il. Puis il parla en ces termes aux envoyés du sultan : «Vous, par qui le sultan m'honore aujourd'hui, Mircea, fatigué par les années, s'incline devant vous. Mais son cœur n'a pas vieilli; ses yeux sous ses cils blancs et touffus ne peuvent plus diriger les flèches empoisonnées, mais malgré cela son fer pourra blesser et ses cils blanc ne l'empêcheront pas de voir. Le cœur de celui qui lutte pour son pays est pareil au soleil brûlant de l'été. Allez chez le sultan qui vous a envoyés et dites-lui que tout essai de conciliation est impossible.» Puis s'adressant aux gens de sa cour, le prince dit : «Le pays attend de nous son bonheur. Ne nous berçons pas dans de vains rêves. Chez l'étranger nous ne trouvons que la mort et l'esclavage. Notre pays a un brillant avenir et je prévois sa gloire à travers les siècles. Mais avant qu'elle n'arrive nous devons apprendre à mourir pour lui, car sans cela les chaînes nous enserreront et nous ne saurons, hélas, même plus pleurer.»

On ne peut s'imaginer combien ces vers vibrants de patriotisme contribuèrent à réveiller chez nous le sentiment de notre dignité nationale. La noble et fière poésie des *Légendes historiques*, trouva de nombreux échos dans les cœurs roumains, et c'est assurément la plus grande gloire de Bolintineano.

Voici encore une de ses légendes, où il nous présente un autre héros roumain, Michel le Vaillant, celui qui parvint à réunir pour un moment sous son sceptre la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie, et que les Hongrois firent traîtreusement périr. Michel le Vaillant est une de nos plus grandes figures historiques. les Turcs, les Autrichiens et les Hongrois constatèrent souvent à leurs dépens, durant son règne malheureusement trop court, la valeur extraordinaire de ce prince qui fut en même temps un grand diplomate et un foudre de guerre.

Le poète nous le présente la veille du jour où il devait mourir; victime de la haine et de la lâcheté des Hongrois.

Comme un globe d'or, la lune brillait. Dans la vallée verte, les armées se reposaient. Mais, sur le sommet d'une montagne, Michel est assis à la table, soutenant son front de sa blanche main. Il est assis à table, entouré de ses capitaines et il se rappelle ses années de jeunesse. Notre vie passe comme la rosée quand l'espérance nous sourit. C'est ainsi que s'écoulait leur vie. Les tristes pensées ne les troublaient pas. La lune répandait ses rayons doux et dorés. Le vent soulevait leurs épaisses chevelures. Les capitaines remplissent de vin leurs coupes et boivent à la santé de Michel. Michel se lève, les en remercie, puis, prenant une coupe dans la main, il leur parla en ses termes : « Je ne vous souhaite pas la vie, mes capitaines. Au contraire je vous demande la mort. Qu'est-ce que la vie dans l'esclavage, une nuit sans étoiles, un jour sans soleil. Celui qui, portant les chaînes, désire encore la vie, mérite de les porter à sa propre honte. Son cœur n'est pas supérieur au fer qui lui ceint le bras, j'en prends à témoin les cieux ! Mais le Roumain ne veut pas de champs sans fleurs, des jours longs et tristes sans fêtes. Tel l'aigle qui vole sur les cîmes : coupez-lui les ailes, il voudrait mourir. Tel est le Roumain, et je suis Roumain. Et je ne baisse pas la tête sous le joug barbare.

Voilà des vers qui pouvaient s'imprimer

dans toutes les mémoires et dans tous les cœurs parcequ'ils étaient l'expression d'un sentiment profond et sincère.

Après les *Légendes historiques*, où se reflète la vie orageuse du peuple roumain, Bolintineano donna ses *Fleurs du Bosphore*, écrites pendant son séjour en Turquie. Ce sont des poèmes gracieux, souvent tragiques, où l'Orient nous est très fidèlement décrit. Il se dégage un parfum troublant de cette poésie légère où la vie orientale nous est représentée sous des couleurs très chaudes et très brillantes.

Rabieh, *Dibrubam*, *Mehrubé* sont autant de petits poèmes que leur grâce et leur charme feront toujours lire avec plaisir.

Les Macédoniennes forment un recueil d'idylles où le poète peint avec beaucoup de fraîcheur la vie pastorale des Roumains de la Macédoine. Ce ne sont pas là des bergeries dans le genre de celles de Racan et de Florian ; les pâtres de Bolintineano sont de rudes montagnards qui ne ressemblent guère aux bergers gentils et mignons des deux poètes français. Le poète roumain décrit en vers très pittoresques les beaux sites

de la Macédoine ; il nous fait sentir le charme des montagnes couronnées de sapins et des vallées émaillées de fleurs où ces pâtres beliqueux passent leur vie.

Les bergères macédoniennes, elles aussi, ne se contentent pas d'une légère houlette. Elle savent au besoin manier le fusil et le poignard, et bien souvent les Turcs qui, séduits par leur beauté, voulaient les enlever, ont senti à leurs dépens la vaillance de ces montagnardes.

Les *Elégies* de Bolintineano furent beaucoup lues de son temps. Elles touchent moins le lecteur d'aujourd'hui, qui demande à la poésie subjective bien plus de profondeur de sentiment qu'on n'en trouve dans ces élégies.

Il n'y a guère de variation dans ces vers où le poète se plaint tantôt de son exil, tantôt déplore la « mort d'un jeune homme à l'étranger ». Le plus touchant de ces morceaux est adressé « à une jeune fille mourante » et il lui valut avec raison ses premiers succès littéraires.

C'est pour sacrifier à la mode du jour que Bolintineano a abordé le genre élégiaque. Tout auteur qui se respectait devait le faire ; de là,

le nombre incalculable de vers, où les poètes, «leurs harpes à la main», gémissaient sur la mort d'un être chéri, en ne manquant jamais les inévitables déclamations de la brièveté de la vie.

Bolintineano est très souvent banal dans le genre élégiaque où à vrai dire il est difficile de ne pas l'être. Aujourd'hui, «l'élégie en longs habits de deuil,» avec ses accessoires, harpes ou lyres brisées, et ses gémissements plus ou moins prolongés, nous fait un peu sourire, et les poètes qui veulent nous émouvoir doivent recourir à d'autres moyens.

Bolintineano doit à notre littérature populaire, si riches en beautés poétiques de premier ordre, les sujets de plusieurs jolis contes en vers. Mais la plus belle et peut-être la plus parfaite de ses poésies est le conte intitulé : «Mihnea et la Vieille». Jamais le poète n'employa une langue plus pure, jamais il n'a donné une forme plus accomplie à ses vers.

Mihnea est un tyran qui a tué le fils d'une sorcière. Celle-ci pour se venger l'attire dans une caverne où elle lui fait boire le sang de

son fils en prononçant de terribles imprécations. Le tyran s'enfuit et les vers où Bolintineano nous décrit cette fuite sont assurément parmi les plus parfaits que l'on ait écrits en roumain.

Voici les imprécations de la vieille, qui sont remarquables par leur énergie : « Tyran, puisses-tu toujours marcher sur un cadavre et le voir toujours dans tes rêves ; serrer dans tes mains des mains diaphanes, et croire tout ce qu'elles te diront ! Puissent tes poumons brûler de soif, sans que tu boives jamais de l'eau ! Puisses-tu sentir au-dessus de toi un rocher et incliner ton front devant qui tu ne voudras pas l'incliner ! Que jamais le bien que tu feras ne soit connu ! Puisses-tu pleurer sans jamais verser des larmes, tyran, et ne jamais goûter ce que tu auras désiré ! *Tu t'imagineras être un génie et tu auras de longs jours, — tous les tiens mourront, toi seul tu vivras !* Que jamais on n'écoute ce que tu diras ; puisses-tu jamais n'avoir de plaisir et ne jamais désirer quelque chose ! »

Bolintineano fut le poète d'une génération

qui voulait retrouver dans la poésie les idées et les sentiments qui l'agitaient. L'amour ardent du pays, le désir de reconquérir la liberté, tout cela forme le canevas sur lequel Bolintineano a brodé parfois de fort belles compositions.

Il y a dans ses vers une sincérité de sentiment qui ira toujours droit au cœur. Bolintineano restera une des figures les plus sympathiques de notre littérature.

C'est le poète d'un peuple qui pouvait bien se dire «jeune», car il renaissait après des siècles de douleurs, et il avait soif de liberté et de bonheur.

Autant par ses nobles aspirations que par la grâce et la fraîcheur de sa poésie, Bolintineano est le poète de la «jeunesse» du peuple roumain.

Alexandri par la date de sa naissance suit Bolintineano. Né en 1821, il n'eut pas la vie orageuse de son prédécesseur. Bolintineano prit part aux luttes politiques de son temps, tandis qu'Alexandri, tout en étant du nombre des révolutionnaires de 48, et forcé comme eux de subir l'exil, se tint dès 1850 éloigné de tout

ce qui pouvait effaroucher sa muse. Alexandri étudia à Paris d'abord la médecine, qu'il quitta bientôt pour s'occuper du droit; mais plus volontiers poète qu'homme de loi, il préférait les confidences de sa muse à la lecture aride des Pandectes.

Alexandri adorait les voyages, et il promena dans tout les pays de l'Europe cette charmante gaieté que l'on respire dans ses vers. Mais ce qu'il aimait aussi beaucoup, c'était de venir se reposer de ses voyages dans son beau château de Mircești, dont il a chanté le par merveilleux dans un de ses *Pastels*.

Les premières productions du poète furent ses *Doïne și Lacrimiore* (Doïna et Muguets). *Lacrimiore* (goutte de larme) est le nom donné en Moldavie aux muguets, non moins gracieusement appelés en Valachie *petites perles*. Quant aux *Doïna*, ce sont nos complaintes et nos ballades populaires. Alexandri fut le premier qui sut attirer l'attention des lettrés de notre pays sur le merveilleux trésor de notre littérature populaire, qu'il fit pour la première fois connaître par une collection de poésies populaires.

Il y a, dans les *Doïna et Muguets* un vif sentiment des beautés de la nature. Nous y trouvons déjà le talent descriptif d'Alexandri qui atteindra son point culminant dans les *Pastels*.

Les *Doïna et Muguets* contiennent de jolis morceaux où nous admirons l'imagination féconde de l'auteur et cette sérénité de sentiment qu'il conserva jusqu'à sa mort. C'est une âme charmante que celle qui se reflète dans les vers d'Alexandri. Essentiellement lyrique, le poète se laisse charmer par le langage mystérieux de la nature, qu'il a si bien su interpréter dans ses vers. Sa poésie est faite de grâce et de légèreté et la mélancolie que l'on y sent poindre de temps en temps n'arrive jamais à l'amertume. La muse d'Alexandri passe sur les douleurs humaines aussi légèrement que l'héroïne de Virgile sur les épis de blé; elle a toujours un sourire dans son regard et sur ses lèvres. Le plus mélancolique morceau des *Lacrimiore* est la touchante élégie intitulée: *l'Etoile*, qui fut écrite à la mort de la jeune fille que le poète a aimée. Ce sont les seuls vers où il laisse parler

sa tristesse, et ses accents émus rendront inoubliables les quelques strophes de cette élégie.

Alexandri fut jusqu'à sa mort, survenue en 1890, celui qu'un autre poète roumain, Michel Eminesco, appelait le «roi de la poésie, éternellement jeune et heureux.» Et voici comment Eminesco caractérise le génie d'Alexandri: «Le roi de la poésie, éternellement jeune et heureux, qui nous dit avec sa flûte les doïna, le gai Alexandri qui, enfilant des perles sur les rayons de la lune, passe à travers les siècles, merveille lumineuse, tantôt souriant à travers ses larmes, tantôt chantant Dridri». — «Enfilez-vous, perles blanches,», — est un poétique refrain que l'on trouve dans nos contes populaires. Mais si les *Doïnas et Muguets* annoncent déjà le talent d'Alexandri, les *Pastels* et les *Légendes* le confirment pleinement et couronnent l'œuvre admirable dont il a enrichi notre littérature. Jamais, jusqu'à la mémorable apparition des *Pastels*, on n'avait entendu chanter chez nous d'une manière plus pure et dans des vers d'une forme aussi parfaite les beautés de la nature.

«Les *Pastels*, dit l'éminent critique roumain, M. T. Maioresco, sont des poésies lyriques, le plus souvent des descriptions idylliques, animées d'un sentiment de la nature si pur et si profond qu'ils sont devenus le plus bel ornement de la littérature roumaine et un ornement de la poésie en général». Puis, plus loin, le critique ajoute que «l'on ne trouve ici nulle part des déclamations politiques, des sentiments artificiels, des extases et des désespoirs d'occasion» (choses que l'on a longtemps subies chez nous en poésie), mais que l'on «y rencontre partout une conception naturelle et un air rafraîchissant de puissance et de santé intellectuelles».

En effet, la lecture des gracieux *Pastels* reposait un peu les esprits de toutes les déclamations politiques en prose et en vers, en les initiant à des beautés littéraires qu'il ne leur avait pas été donné de goûter jusqu'alors.

Soit qu'Alexandri nous décrive ses soirées d'hiver à Mircești, quand laissant courir la folle du logis, il voit à travers la fumée de son cigare «de belles îles et des mers inconnues, des villes splendides, et des lacs d'émeraude où des

fées se baignent à l'aurore»; soit qu'il nous fasse assister à ce merveilleux *Concert dans la forêt* où les fleurs et les oiseaux, formant un cortège fantastique, viennent écouter le chant du rossignol; soit qu'il nous montre, dans une idylle d'une grâce toute virgilienne, la jeune, Rodica offrant de l'eau aux moissonneurs, ces petits tableaux sont tous exécutés avec une telle fraîcheur de coloris que l'on ne peut se lasser de les admirer. On sent que le poète a mis dans cette œuvre de sa maturité la fleur de son imagination, le «dessus du panier», comme disait la spirituelle marquise dans ses Lettres.

Voici «la jeune Rodica qui, portant la cruche remplie d'eau fraîche sur ses épaules rondes et blanches, passe joyeuse à côté des jeunes moissonneurs.

Ils se hâtent de venir à sa rencontre, en disant: «Rodica, fleur de lys, puissent tes désirs toujours s'accomplir, parce que tu t'es montrée à nous ayant ta cruche pleine»! (Les paysans roumains considèrent de bon augure une personne qui vient au devant d'eux, en portant un vase rempli d'eau ou de vin, et ils ne man-

quent jamais de lui adresser une parole aimable dans cette circonstance.) Aussi les moissonneurs disent-ils à Rodica: «Puisses-tu bientôt être mariée et heureuse, que ton chemin soit semé de fleurs; Puisses-tu avoir ta table et ta maison, et que ton sein soit le berceau de tes enfants»! Ils jettent sur elle des épis dorés, puis vident sa cruche. Le jeune fille rit et s'enfuit légèrement en faisant tomber les épis qui parsemaient ses cheveux».

Voici encore comment le poète nous décrit l'hiver:

Dans l'air, l'hiver fait passer, comme à travers un tamis, les nuages de neige, des grandes masses qui voyagent dans les cieux. Les flocons volent, ils flottent dans l'air, pareils à des papillons blancs, faisant frissonner les épaules délicates de la terre.

Il neige pendant le jour, il neige pendant la nuit. Au matin, il neige encore. Le beau pays semble se vêtir d'argent. A travers les nuages, on voit le soleil, rond et pâle, comme un rêve de jeunesse à travers les années qui passent.

Tout est blanc, compagnes et collines; pareils à des fantômes alignés, les peupliers se perdent dans le lointain. Sur l'étendue déserte, sans trace de sen-

tier, on voit poindre les villages perdus sous la fumée.

Mais la neige cesse de tomber, les nuages s'enfuient, le soleil désiré brille de nouveau et caresse l'océan de neige. Voici un léger traîneau qui passe dans la vallée et le joyeux bruit des clochettes fait vibrer l'air.

Il faudrait lire dans l'original ces petites pièces pour goûter le charme poétique qui s'en exhale. La tâche du traducteur est très ingrate. S'il traduit en vers, les exigences de la rime le forcent d'altérer la pensée de l'auteur, et, s'il traduit en prose, presque toute la poésie de l'original s'évapore le plus souvent. Il y a telles beautés qui tiennent exclusivement à de simples rapprochements de mots, à des combinaisons d'expressions, et qui perdent tout leur effet dans une traduction. Puis, quand les qualités d'une poésie sont surtout la grâce et la fraîcheur, le traducteur s'efforcera en vain de les rendre. Ces qualités sont à la poésie ce qu'est aux ailes du papillon la poudre impalpable qui leur donne leur éclat; mais pressez ces ailes entre vos doigts, et vous verrez qu'elles ont perdu leurs brillantes couleurs.

Les *Légendes* d'Alexandri, tantôt épiques, tantôt fantastiques, sont encore une preuve de son inépuisable veine poétique.

Dans la *Forêt rouge*, il nous conte un des épisodes du règne d'Etienne le Grand. Voici ce que nous dit le chroniqueur Neculcea *) de la tradition qui a inspiré à Alexandri ce beau poème: «Etienne le Bon et son fils Bogdan eurent beaucoup de guerres avec les Polonais, et ils firent souvent des incursions en Pologne. Un jour ils attelèrent à la charrue les Polonais vaincus et ils labourèrent la terre en y semant des glands, afin que les forêts de chênes pussent rappeler aux Polonais leur défaite, et les empêcher d'attaquer la Moldavie.»

Ce fait se passa en 1497, lors de la terrible guerre qu'Etienne le Grand eut à soutenir contre Albert, roi de Pologne. Les nobles Polonais, orgueilleux et batailleurs, périrent tous dans la *forêt du Cosmin*, où ils furent surpris

*) Jean Neculcea, célèbre chroniqueur moldave. Il naquit en 1670 et mourut en 1743. J. Neculcea vécut à la cour de Demètre Cantemir et de Constantin Mavrocordat où il fut tenu en très grand honneur. Il laissa une histoire de la Moldavie depuis 1662 jusqu'à 1743.

par les Moldaves. Alexandri nous raconte en vers épiques cette mémorable victoire d'Etienne le Grand qui'l nous décrit de cette manière :

Etienne le Grand, le voici grandi par l'âge, mais homme encore parmi les hommes comme le mont Ceahlau (un des sommets le plus élevés des Carpathes) parmi les Carpathes. Il réunit en lui une triple majesté : celle que les années donnent à la conscience pure, celle que reflète la splendeur du trône, et celle qu'impriment les faits glorieux.

Le temps lui a donné une couronne d'argent, le pays une couronne d'or, et la gloire mis sur son front une couronne de laurier. Ses puissantes épaules supportent le fardeau de ses nobles actions. Mais, années ou actions, il n'en sent pas le poids, parce que l'amour de la patrie comme, un printemps sacré, a fleuri dans sa poitrine et le rajeunit pour le salut du pays, quand le pays souffre. Héros plein de lumière, son dessein est de graver son nom sur le siècle qui le voit et de répandre des rayons sur les autres siècles, comme un soleil splendide que l'on voit briller à travers les nuages épais.

Voici aussi les vers qui terminent cette légende :

Quatre siècles ont passé depuis le jour fatal où l'orgueil des ennemis fut enfoui sous terre, et ce

fait
dai
for
d'u
me
que
en
van
on
Pol
a v
—e
le :
la
l'âg
la
pas

pit
de
ver
pér
et
pér
Tan

fait les Roumains se le racontent sous forme légendaire de génération en génération. Voyez à côté de la forêt tous ces chariots. Des jeunes gens assis autour d'un grand feu, s'étonnent pourquoi les flammes se meuvent pareilles à des langues de serpents, tandis que le bois brûle.

«Savez-vous pourquoi ce chêne pleure et gémit en brûlant, demande un vieux Roumain blanchi avant l'âge, mais encore vert. Là-bas, dans la forêt, on dit que les arbres son habités par des âmes de Polonais. Aux jours de sa vaillance, Etienne le Grand a vaincu une armée et l'a forcée de labourer la terre —et dans la terre noire, mêlée de sang, afin qu'on le sut longtemps, il a semé des glands». Il dit, et la forêt semble rougir et l'on entendit dans la nuit l'âpre cri du vautour. Il dit, le feu brûle éclairant la forêt. A travers les branches touffues, des âmes passent en soupirant.

Dans une autre de ses légendes, *Dan, le capitaine*, Alexandri nous présente un beau type de vaillance. Le héros Dan apprend par la conversation de deux chênes que les Tartares ont pénétré dans le pays. Il appelle son ami Ursan et tous deux vont combattre l'ennemi. Ursan, périt et Dan même est près d'être pris par les Tartares, après avoir donné mainte preuve d'hé-

roïsme. Sa fille, Fulga, montée sur un cheval sans frein, le poigrand à la ceinture, paraît tout à coup au milieu du champ de bataille. Elle se jette dans le mêlée, parvient à sauver son père et s'enfuit comme le faucon avec sa proie. Dans le portait de *Dan*, Alexandri semble avoir voulu résumer les traits du héros roumain qui pendant des siècles sut défendre son pays contre les envahisseurs.

«Image auguste des temps héroïques, pendant qu'il était jeune, le monde lui paraissait trop étroit pour le bien, trop large pour le mal. Il l'aurait voulu bon comme Dieu. Il se plaisait donc à lutter vaillamment contre ceux qui flagellaient le monde et il aimait entendre son pays lui dire : «A la guerre Dan viens chasser les ennemis». Alors sa colère était pareille à la foudre. Il tonnait aux quatre frontières et le pays dormait en paix pendant que Dan veillait à son chevet.

Souvent il s'en allait tout seul à travers les forêts ténébreuses, où l'on voyait briller pendant la nuit l'acier et des yeux rouges, et si son cheval refusait d'avancer en se cabrant, le héros lui disait avec douceur : «N'aie pas peur, mon faucon, (surnom donné aux chevaux), je porte avec moi un sort fatal aux ennemis et bon pour toi. Et le che-

val avançait en paix à travers les forêts sans trace de sentier et pleines d'ombre, et les vautours des Carpathes formaient le cortège majestueux du héros qui passait».

La poésie d'Alexandri, si délicate dans ses *Pastels*, devient énergique et vibrante dans ses légendes historiques. Ses vers, à l'allure légère s'affermissent pour peindre des combats épiques ; ils savent rendre le cliquetis des armes et le son des clairons. C'est dans des strophes fulgurantes que le poète a su mettre toutes les horreurs de la guerre et aussi tout l'héroïsme des combattants.

Dan le capitaine et la *Forêt rouge* nous évoquent le passé de ce petit peuple roumain, qui souffrit tant, mais dont l'histoire contient de très belles pages.

Nos contes populaires, ces merveilleuses productions de l'imagination roumaine, ont inspiré à Alexandri plusieurs charmants poèmes. Citons la *Légende de l'Alouette* et celle de l'*Hirondelle*, la *Vengeance du Nain*, l'*Automne fileuse*. Nul n'avait, jusqu'à Alexandri, aussi bien su tirer parti des incomparables productions de no-

tre muse populaire. Ces exquises légende, fantastiques nous font vivre quelques moments dans le monde que peuplent les *Fet-frumos* (Bel enfant) type de vaillance de noblesse morale et de mâle beauté, dans les contes populaires—et les *Ileana Cozinceana*, si belle qu'elle semble «arrachée du soleil», selon l'expression populaire, si belle que «la fleur qu'elle met dans ses cheveux chante, tandis que neuf empires l'écoutent.»

Alexandri a puisé dans le trésor de notre littérature populaire et il en a retiré un grand nombre de gemmes, qu'il a serties de l'or le plus brillant de son imagination.

Ses derniers vers ont été réunis sous le titre de: *Nos Soldats*. Ils ont été écrits après la dernière guerre russo-turco-roumaine. Cette fois encore la vaillance des Roumains les fit triompher de tous les obstacles qui s'opposaient à leur entière indépendance, et amena la transformation de la petite principauté en royaume.

Nos braves soldats méritaient d'être chantés, et c'est Alexandri qui s'en chargea, lui qui malgré son grand âge était encore jeune par son enthousiasme pour toute cause noble.

Penes Curcanul (Curcan-dindon, surnom donné à un de nos corps d'armée qui fit preuve d'héroïsme pendant la dernière guerre) que Carmen Sylva, grande admiratrice du poète, traduisit en allemand; le *Sergent*, et beaucoup d'autres sont devenus très populaires.

Un des plus beaux morceaux de ce recueil, est celui dont nous donnons ici la traduction: *le Balcan et le Carpathe*.

Le Balcan et le Carpathe, près du majestueux Danube, comme deux terribles géants, sont l'un en face de l'autre; enflammés du désir de la lutte, ils se mesurent des yeux, se menacent avec la voix, se battent dans leur pensée disant: «Deux épées n'entrent pas dans le même fourreau; il est dit que de nous deux un doit périr.» Le Balcan fanatique, que tourmente la haine, ne peut empêcher sa bouche sauvage de parler, et il dit avec orgueil: «Carpathe, mon voisin, malheur à toi, si tu ne baisses pas ton front, car j'enverrai vers toi des torrents destructeurs, habitués à passer de rives en rives, de montagnes en montagnes. Ils frapperont tes flancs, ils couvriront ton front et dans un clin d'œil ils te feront disparaître avec tes rochers et tes forêts, tes enfants et leurs mères!» Le Carpathe en colère, poussa un cri terrible; comme

un lion, il agita sa crinière et répondit: «Balcan, ton orgueil me prouve que tu es déjà tombé en enfance; tu as besoin d'une béquille pour soutenir ta ruine. O malheureux, tu es au seuil de la mort. Jadis tu fus un géant par ta hauteur, amer par ton fanatisme, puissant par ta cruauté. Tu as répandu sur le monde la terreur et la honte et tu t'es baigné dans du sang, jusqu'à ce que tu m'aies rencontré. Depuis, des siècles ont passé... L'humanité écrasée s'est réveillée, et toi seul tu dors bercé par tes rêves fous et orgueilleux; tu ne cherches pas à chasser les nuages qui semblent te couvrir de langes! Géant aveugle, avec ta béquille, relève tes cils et vois à tes pieds combien ton ombre est petite! Tu n'es plus de ce monde, toi qui jadis dormais sur ta grandeur pourrie. Et tu veux enchaîner des peuples chrétiens! Et tu veux, vieux Balcan, me voir à tes genoux? Mais n'entends-tu pas rire le Danube et la mer? Ta devise est l'esclavage: la mienne, la liberté.

Il dit, et deux puissants vautours, volant de cime en cime, s'élèvent jusqu'aux cieux en poussant des cris terribles. L'un vient des Balkans et l'autre des Carpathes. Leur vol est rapide, leur assaut violent, ils semblent deux éclairs engagés dans une lutte à mort. Ils se frappent de leurs ailes étendues qui brillent au soleil et se donnent des coups mortels et se font de terribles blessures avec leurs serres

cruelles et leurs becs d'acier. Tout à coup un des vautours ennemis tombe. C'est celui des barbares Balcans et ses plumes arrachées s'envolent aux quatre parties du monde!

Et sur les rives du Danube, chante la liberté!

En 1879, Alexandri envoya à Montpellier, où les Félibres s'étaient réunis afin d'adjuger un prix à l'auteur des plus beaux vers écrits en langue d'origine latine, la poésie qu'il composa à cette occasion.

Son *Chant de la race latine*, traduit depuis en plusieurs langues, mérita les honneurs du prix et le poète roumain, appelé en Provence, y fut fêté et admiré.

Le théâtre roumain doit à Alexandri des comédies pleines de verve où les travers de notre société sont ridiculisés; deux drames historiques dont le premier, *Despot-Voda*, (un des innombrables petits princes qui régnèrent en Moldavie au seizième siècle) parut en 1879, et nous transporte à la cour d'un de ces souverains roumains, à une époque où notre pays était la proie de tous ceux qui achetaient le trône, en payant des sommes folles au Sultan. Le second—

Ovide—remarquable par la vigueur de sa composition et la beauté sculpturale des vers, nous présente le poète romain d'abord ami d'Auguste, puis disgracié à cause de ses relations avec Julie et exilé à Tomis, sur les bords de la mer Noire.

La *Fontaine de Blandusia*, jouée en 1884, fut le chant du cygne du poète roumain. Alexandri mit dans cette œuvre toute la grâce juvénile de son génie qui n'avait pas subi les atteintes de l'âge. Horace, retiré à Tibur, vient d'achever l'*Ars poetica* qu'il veut présenter à Auguste, en implorant la grâce d'Ovide exilé à Tomis.

Malheureusement, il laisse égarer son manuscrit ; n'espérant plus le trouver, il déplore cette perte devant ses amis Mécène et Posthume qui sont venus lui reprocher son isolement à Tibur. Mais ce n'est pas seulement la perte du manuscrit qui occupe Horace ; il aime en secret Getta, une jeune esclave Dace, au service du riche affranchi Scaurus — et qu'il a rencontrée pour la première fois auprès de la fontaine de Blandusia. Scaurus donne une fête en l'honneur de Nééra, la célèbre cantatrice qui

méprise l'ancien affranchi et n'aspire qu'à la gloire d'être chantée par Horace. Le poète et ses amis Mécène et Posthume sont du nombre des invités, et après avoir apporté des coupes et des amphores d'or, Scaurus prie Horace de lui improviser des vers. Zoïle lui a fait accroire qu'Horace a un esclave sourd-muet qui compose à sa place, et il veut s'assurer si le poète est digne de sa gloire. Horace, une coupe à la main, improvise trois belles strophes en l'honneur d'Hébé, déesse de la Jeunesse. Pendant qu'il chante, son regard est fixé sur Getta ; Nééra s'en aperçoit, elle sait maintenant pourquoi Horace refuse son amour. Scaurus, charmé, chasse avec colère Zoïle et demande au poète ce qu'il veut avoir pour prix de son improvisation. Horace demande Getta et Scaurus la lui donne. Dans un moment de générosité, pour complaire à Nééra, il affranchit à la prière de la cantatrice tous ses esclaves. Mais c'est Getta qui avait conseillé à tous ses compagnons de sortir au devant de Nééra en jetant des fleurs sur ses pas, afin, qu'elle demande leur grâce, et c'est toujours à son instigation que les es-

claves ont enfermé leur chef Hebro, et mangé les mets qui devaient être servis aux invités de Scaurus.

L'ancien affranchi n'apprend cela qu'après avoir cédé Getta à Horace; furieux il vient trouver le poète et lui offre de racheter la jeune esclave. Le préteur Posthume, charmé par la beauté de Getta, se présente aussi comme acquéreur; mais la jeune fille qui appartenait à une noble famille de guerriers daces, honteuse de se voir mise à l'enchère, veut se frapper de son stylet. Horace a à peine le temps de la sauver, il lui dit que cette vente n'était qu'une feinte et que jamais il ne consentirait à ce qu'elle fût l'esclave de Scaurus ou de Posthume. Il lui avoue en même temps son amour dans une très jolie scène. Mais Getta lui fait comprendre qu'elle a déjà donné son cœur. Nééra, qui avait entendu les aveux du poète, vient auprès de lui, au moment où Getta le quitte, et lui reproche de lui préférer «cette esclave qui mérite la pitié, non l'amour.» Sais-tu qui est ton rival? lui demandet-elle. Tourne tes regards vers Blandusia.....» Horace regarde et treissaille en

reconnaissant Gallus, son secrétaire, qui, tenant Getta par la main, s'approchait en courant de la maison. Mordu par la jalousie, Horace s'écrie qu'il se vengera.

A ce moment les jeunes gens entrent. Horace, un poignard à la main, veut se jeter sur Gallus: Frappe, dit celui-ci,—je suis fils de Brenn, j'aime Getta et j'en suis aimé.

Getta met alors sous les yeux d'Horace le manuscrit de l'*Ars poetica*, qu'elle a trouvé près de la fontaine de Blandusie.

Horace, heureux d'avoir retrouvé son manuscrit, oublie son ressentiment; il songe à Ovide dont il espère obtenir la grâce en présentant cette œuvre à Auguste. «A genoux, dit-il, aux deux esclaves, ma vengeance vous attend»; puis prenant une épée, il l'approche en souriant de leurs têtes en disant: «Soyez libres, conformément à l'usage latin.»

Les jolies vers abondent dans les trois actes qui composent la *Fontaine de Blandusie*, petit chef-d'œuvre qui valut au poète ses derniers triomphes littéraires.

Horace est bien cet aimable épicurien très rê-

veur qui, fuyant les ennuis de Rome, s'isole dans sa jolie villa de Tibur, afin d'y chanter à l'aise cette fontaine de Blandusie qu'il aime tant; quant à Getta, c'est une des plus gracieuses et des plus touchantes créations du poète.

Cette dernière œuvre nous prouve qu'Alexandri avait conservé toute la jeunesse de son esprit, jusqu'à un âge très avancé. En effet, il pouvait encore dire à soixante quatre ans que «son cœur était comme la mer, dans laquelle se mire tout l'azur des cieux».

Et c'est dans cette sérénité de l'âme, qui ne l'empêcha toutefois pas de mettre une note émue dans ses vers, et dans la grâce souveraine de son esprit, qu'il faut chercher le secret du talent d'Alexandri.

Il fut aussi le poète national par excellence, car il chanta dans ses *Légendes* nos héros des temps passés — et dans ses derniers vers, nos héros de 1877.

Il est temps de parler un peu de ceux qui, dès 1866, se donnèrent tant de peine pour frayer en littérature une route toute différente de

celle que l'on avait suivie chez nous depuis le commencement du siècle.

Nous avons dit qu'Héliade et les hommes de sa génération tachèrent de leur mieux d'importer chez nous la civilisation occidentale. Malheureusement nous n'avions que les formes de cette civilisation, tandis que le fond ne se prêtait pas encore à ces hâtives réformes. Dans notre désir de nous mettre plus vite au niveau des peuples de l'Occident, nous croyions qu'il était suffisant d'avoir un vernis de culture, et nous prenions ce vernis au sérieux. Des historiens, des grammairiens, des hommes de lois, patriotes irréprochables, mais hommes de science improvisés, avaient l'imprudence de jouer le rôle de directeurs intellectuels du peuple roumain. Le danger était grand et il fallut à tout prix combattre l'influence qu'ils exerçaient sur la majorité ignorante, grâce à l'importance qu'ils se donnaient, et à leurs sentiments patriotiques auxquels ils devaient leur popularité.

Au cri d'Héliade : « Ecrivez enfants, écrivez », les jeunes Roumains s'étaient hâtés de répondre en noirissant du papier à qui mieux mieux.

Cen'était certes pas là un moyen d'avoir une littérature. Avec un vernis de culture et une grande pénurie d'idées, ces auteurs improvisés s'imaginaient toutefois qu'il était très facile «d'écrire»; ils n'avaient pas encore le respect de la plume. Leurs publications, le plus souvent au-dessous du médiocre, ne servaient qu'à fausser le goût esthétique dans une société qu'on voulait cultiver. Il fallait donc combattre tous ceux qui faussaient l'art, au risque de faire un tort immense à la masse avide de connaître et encore incapable de distinguer l'argent du fer-blanc.

De même que nous avons de prétendus poètes, nous avons de prétendus historiens et surtout de prétendus philologues.

Désirant avant tout prouver notre origine latine, qu'aujourd'hui il n'est guère possible de contester, grâce aux travaux des Dietz, des Miclosisch, des Max Muller, des Hajdeu, ceux qui, dans la première moitié du siècle se donnaient pour des historiens et des philologues usaient d'arguments très peu scientifiques pour faire triompher leurs opinions.

Nos philologues surtout se donnaient toutes

les peines du monde pour torturer notre langue afin de la rendre plus semblable au latin auquel elle ressemble cependant plus que les autres langues néo-latines.

Ils voulaient créer une langue artificielle, qu'ils avaient la prétention de faire passer pour le «roumain» par excellence, ignorant qu'il était impossible d'imposer à tout un peuple les élucubrations de quelques pédants.

Ainsi, de même que plupart de ceux qui passaient pour être poètes étaient loin de nous donner des œuvres d'art, nos historiens et nos philologues ne nous donnaient pas des œuvres scientifiques. Il fallait donc lutter contre les uns et les autres et montrer aux intelligences roumaines la vraie direction qu'elles devaient suivre ; ce fut là l'œuvre de l'éminent critique M. T. Maioresco.

Né à Craïova en 1840 et fils de Jean Maiorescu qui avait lutté en 1848 à côté des chefs du mouvement national, M. Maioresco fit de brillantes études philosophiques et juridiques à Paris et à Berlin. Rentré en Roumanie, il occupa immédiatement les chaires d'histoire de

la philosophie et de logique à Jassy d'abord, et dès 1881 à Bucharest, où il professe actuellement.

Possédant une grande intelligence, une très vaste culture, et étant doué d'un talent oratoire de premier ordre, M. Maioresco sut aussitôt s'imposer à l'attention du public. Par la solidité et la variété de ses connaissances autant que par les éminentes qualités de son esprit, M. Maioresco était appelé à jouer un rôle important dans notre mouvement littéraire. C'est à son instigation que la société littéraire «Junimea» fut fondée à Jassy, et c'est dans l'organe de cette société, les «Convorbiri literare», *Conversations littéraires*, que parurent les polémiques de M. Maioresco contre la direction que suivait alors la culture roumaine.

Ces critiques inaugurèrent une nouvelle phase de notre littérature, et l'on apprit à connaître par elles beaucoup de vérités, dont on ne se doutait pas chez nous.

Nous avons importé dans notre pays quelques formes de la civilisation occidentale, et nous pensions avoir tout fait. M. Maioresco eut

le courage de nous dire que nous devons avant tout soigner le fond, et que la forme n'est rien sans le fond. «La situation morale du peuple roumain, disait-il dans ses Critiques, est, à cause de sa difficulté, peut-être unique dans l'histoire; cette situation exige donc beaucoup de prudence, quand il s'agit du mouvement littéraire où elle se reflète.»

Plus loin il ajoutait: «Tout ce qui n'est aujourd'hui que forme vide dans notre mouvement littéraire, doit devenir une réalité. Ayant introduit chez nous le plus haut degré de la vie des Etats européens, nous devons nous efforcer de le faire comprendre au peuple en même temps que l'organisation politique qui lui convient. Les Roumains ayant adopté les formes de la plus haute culture ont perdu le droit de commettre impunément des fautes. Privés de l'état normal du développement par degrés, l'âge patriarcal de la science a disparu pour eux.»

Tout ceci se réduit à dire aux Roumains que, livrés à leurs propres forces, ils doivent exiger de leurs directeurs intellectuels autant de «cons-

cience et de science» que doivent avoir ceux qui veulent remplir une aussi haute mission.

Donc pas de vernis de culture, pas de fausse érudition, mais une instruction solide capable de développer les forces vives de l'intelligence.

Il n'était pas suffisant de mettre le patriotisme en vers plus ou moins boîteux pour faire une œuvre d'art; il n'était pas suffisant d'invoquer de faux arguments en faveur de notre origine latine pour être historien ou philologue.

C'est contre la malheureuse manie de latiniser notre langue que M. Maioresco dirigea d'abord ses critiques qui lui attirèrent tant d'ennemis, et il eut le bonheur de voir triompher les idées qu'il soutenait.

On commença dès lors à se convaincre chez nous que «la généalogie des langues doit être jugée d'après leur schématisation flexionnaire» et celui ci prouve suffisamment l'origine latine du roumain, tandis qu'un lexique ne fait que refléter comme un fidèle miroir les différentes influences qu'un peuple a subies.

M. Maioresco ne devait pas manquer de re-

procher à nos littérateurs leur extrême négligence de la forme. « Nous ne pouvons la tolérer disait-il. L'indifférence du public roumain qui met au même rang tous les poètes, la rapidité de notre activité intellectuelle inquiète et continuellement menacée, explique et excuse cette erreur. Mais c'est justement pour faire sortir le peuple roumain de son indifférence qu'on doit lui présenter les formes esthétiques les plus pures; au milieu des agitations politiques et sociales, l'art doit être un lieu de refuge ». Voilà les sages paroles de M. Maioresco, et malgré tous les assauts que lui firent subir ceux qui ne le comprenaient pas et aussi ceux qui ne voulaient pas le comprendre, ses conseils furent suivis.

Aujourd'hui, on a complètement reconnu, la haute importance des critiques de M. Maioresco et on a rendu justice à cet homme éminent dont la jeune génération admire l'œuvre.

Parmi les talents poétiques que M. Maioresco signalait comme sortant de l'ornière commune, il en était un surtout qui devait laisser la trace la plus lumineuse dans notre littérature: c'est

celui du grand poète Michel Eminesco dont le critique parla pour la première fois en 1874.

Né en 1849, M. Eminesco fit ses premières études à Cerneuti. Il quitta bientôt l'école pour entrer dans une troupe de comédiens qui traversait la Roumanie et la Transylvanie. Mais ce genre de vie ne lui convenant pas, il reprit ses études interrompues, et c'est à Vienne et à Berlin qu'il les acheva. En 1874, il fut nommé inspecteur scolaire et bibliothécaire à Jassy, et huit ans après il devint rédacteur en chef du journal *Timpul* (le Temps), un des organes du parti conservateur. En 1883, au mois de juin, il sentit les premières atteintes de l'aliénation mentale dont il portait en lui germe fatal. Dès lors, sa santé fut chancelante et, en 1889, il mourut dans un asile d'aliénés. Les journaux firent beaucoup de bruit à la mort d'Eminesco et on parla quelque temps de la misère dont le poète aurait souffert et qui aurait occasionné son aliénation mentale. Rien n'était cependant moins vrai et M. Maioresco nous dit dans la préface qu'il mit en tête du volume d'Eminesco que «la cause de la folie du poète

était innée et héréditaire». Deux de ses frères s'étaient suicidés dans un accès de folie; quant à Michel Eminesco, sa vie extrêmement irrégulière, ses veilles prolongées et l'abus des boissons excitantes faisaient craindre un résultat fatal. Mais, ainsi que le dit le critique, «ce n'est pas cette vie qui fut cause de sa folie, c'est le germe inné de la folie qui lui fit mener cette vie».

M. Maïoresco a très intimement connu Michel Eminesco, et ce qu'il nous dit de lui jette une vive lumière sur sa personnalité. «Ce qui caractérise ce poète, dit-il, c'est une puissante intelligence, aidée d'une mémoire à laquelle il n'échappe rien de ce qui s'y était une fois imprimé. Le monde dans lequel le poète vivait était exclusivement le monde des idées générales qu'il s'était assimilées, et qu'il avait toujours à sa portée. Tout ce qui était cas individuel ou convention sociale, richesse ou pauvreté, hiérarchie sociale ou nivellement démocratique, et même le sort extérieur de sa personne, lui était indifférent. Parler de la misère matérielle du poète, c'est employer une expres-

sion impropre, quant à son individualité, et qu'il eût été le premier à repousser. Eminesco à toujours eu tout ce qu'il lui a fallu pour vivre, dans l'acception matérielle du mot, et les ennuis de l'existence ne l'ont jamais fait souffrir à l'époque de sa puissance intellectuelle.» Eminesco, ajoute encore le critique, partageait les idées de Schopenhauer, il était donc pessimiste. Mais ce pessimisme ne se réduisait pas aux plaintes continuelles d'un égoïsme mécontent de son sort particulier; il était éthérisé et se présentait sous la forme plus sereine d'une mélancolie dont il enveloppait le genre humain..... La sérénité abstraite, voilà la note caractéristique d'Eminesco, tant dans la mélancolie que dans la gaieté, et, chose digne d'observation, même la forme de son aliénation était une gaieté exultante.»

Eminesco est jusqu'à présent le seul poète roumain qui ait été un profond penseur, en même temps qu'un artiste impeccable de la forme.

Aussi l'éminent philologue M. B. P. Hasdeu dit-il qu'«Eminesco a introduit dans la poé-

sie roumaine la vraie pensée comme fond, le véritable art comme forme, à la place de ce léger gazouillage très hygiénique tant pour le lecteur que pour l'auteur parce qu'il leur épargnait tout effort intellectuel et toute émotion».

Eminesco, de même que Leopardi, avec lequel il a plus d'une affinité intellectuelle, n'a laissé qu'un seul volume de vers. Mais les soixante-quatre morceaux qui le composent témoignent une si grande originalité poétique qu'ils nous permettent de placer leur auteur à côté des grands poètes de ce siècle.

Si le propre d'un grand poète est de cristalliser sous une forme parfaite une pensée ou une émotion profonde, en leur donnant pour vêtements des images d'une grande originalité esthétique, Eminesco est assurément poète à un haut degré. Sa vaste culture littéraire et philosophique lui avait enrichi l'esprit, et ce n'est pas lui qu'on peut accuser de manquer d'idées. Sa poésie fut le *tuba mirum spargens* en Roumanie, et c'est par elle que l'on connut pour la première fois tout ce que la langue roumaine contient de richesses poétiques.

Le lyrisme d'Éminesco est profondément philosophique, et rarement on a rencontré chez un poète un aussi heureux mélange d'originalité de la pensée, d'intensité de l'émotion et de brillante imagination.

Aucun des admirables morceaux que contient l'unique volume de vers d'Éminesco ne révèle aussi bien la nature de son génie, que le *Luceaferul* (Étoile du soir), un des plus beaux poèmes que l'on ait jamais écrits.

Le poète nous raconte l'amour d'une jeune princesse pour un astre — le *Luceafer*. Chaque soir, elle s'approchait de la fenêtre pour le contempler, elle le voyait briller dans les cieux et « guider les sombres vaisseaux sur les sentiers mobiles de la mer ». L'astre pénétrait dans sa chambre, la baisait de ses pâles rayons et, quand il s'en allait, la jeune fille soupirait : « Oh ! doux seigneur de mes nuits, que ne viens-tu pas ? Viens ! Descends, doux astre, glissant sur une rayon, pénètre dans mon palais et dans ma pensée et éclaire ma vie. »

L'astre l'écoutait en tremblant, il s'allumait, puis se jetait dans la mer pareil à un brillant éclair.

De larges cercles se formèrent à la place où il tomba, et un beau jeune homme sortit des profondeurs inconnues de la mer. Il tenait dans la main un sceptre couronné de roseaux et il ressemblait à un jeune prince avec ses beaux cheveux d'or. Mais sa figure était blanche comme la cire, et il semblait être un mort dont les yeux seraient brillants. Il pénétra dans la chambre de la princesse en lui disant : « J'ai quitté ma sphère pour me rendre à ton appel. Mon père est le ciel, et j'ai pour mère la mer.

Pour venir te contempler, j'ai quitté ma sérénité de là haut, et me voici né de l'élément humide. Viens avec moi, ô mon trésor, quitte le monde. Je suis l'astre d'en haut, sois ma fiancée. Au fond de l'Océan, dans des palais de perles, tu seras reine, et tu vivras longtemps. » Mais la jeune fille lui répond : « Tu es beau comme l'ange de mes rêves. Mais je ne saurais te suivre, car tu me sembles un étranger. Tu brilles sans vie, tandis que je suis vivante. Tu sembles un mort et ton regard me glace. »

Plusieurs jours se passèrent ; la jeune princesse, désirant revoir l'astre, s'approcha de la fenêtre en murmurant de nouveau :

« Descends doux astre, glisse sur un rayon, pénètre dans ma chambre et dans ma pensée et éclaire ma vie. » Dès que l'astre l'entendit, il s'éteignit

douloureusement dans les cieux, et tandis que des lueurs de pourpre s'étendaient sur le monde, dans les vallées du Chaos parut un beau jeune homme. Il avait une couronne d'or sur les cheveux, et il venait couvert des rayons du soleil. Mais son visage était triste et pensif et ses yeux brillaient comme deux passions pleines de ténèbres. « Pour t'écouter, j'ai quitté ma sphère, dit-il, le soleil est mon père, et la nuit ma mère. Viens, mon doux trésor, je suis l'astre d'en haut, sois ma fiancée. Viens je mettrai dans tes cheveux des couronnes d'étoile et tu brilleras dans les cieux, plus belle qu'elles. » Mais la princesse lui répond : « Tu es beau comme le démon qui hante mes rêves. Je ne saurais pourtant jamais te suivre; tes yeux me brûlent. » — « Mais comment veux-tu que je descende vers toi? Ne comprendstu pas que je suis immortel, tandis que tu n'es qu'une mortelle? » Je ne cherche pas de mots, car je ne saurais commencer. « Bien que tu parles d'une façon intelligible, je ne te comprends pas. Mais si tu veux fidèlement être aimé, descends sur la terre, et sois un mortel comme moi. — « Tu me demandes l'immortalité en échange d'un baiser. Soit! tu sauras combien je t'aime. Oui je naîtrai du péché, en recevant une autre loi. Lié à l'éternité, je veux m'en délier. »

Et il partit, pour l'amour d'une enfant, il

s'arracha des cieux, disparaissant pendant plusieurs jours.

Pendant ce temps, un jeune page aux joues roses, aux regards hardis, s'approcha de la princesse et lui parla d'amour.

La jeune fille lui dit de s'enfuir, car elle aime à en mourir le Luceferul, mais le gentil page continue à lui murmurer à l'oreille de douces choses. La princesse l'écoute charmée et distraite, puis elle lui raconte son amour pour l'astre. « Il brille avec amour pour chasser ma douleur, mais il s'élève toujours plus haut et je ne puis arriver jusqu'à lui. Il pénètre avec ses froids rayons d'un monde lointain. Je l'aimerai toujours et toujours il sera loin de moi. » — Tu n'es qu'une enfant, dit le page. Fuyons, on ne pourra trouver nos traces, et l'on ne saura plus rien de nous. Tu oublieras tes parents et tu ne rêveras plus à l'amour d'un astre. »

Pendant ce temps le Lucefer fendait de ses ailes l'azur serein, et passait à travers les cieux « pareil à un éclair ininterrompu ». Il vit autour de lui dans les vallées du Chaos jaillir la lumière, comme au jour de la création. Il vit

cette lumière l'entourer come une mer, et il s'envola, pensée portée par le désir, jusqu'à ce que tout s'effaçà devant lui. Car là où il arriva, il n'y a pas de limites, pas d'œil pour connaître, et le temps cherche en vain à sortir des espaces vides. Il n'y a rien pourtant il y a une soif qui le tourmente, un abîme pareil à l'aveugle oublié.»

Arrivé devant Dieu son père, l'astre le prie de lui reprendre le nimbe de l'immortalité et de lui donner en échange une heure d'amour. Mais le Seigneur lui répond :

Hypériorion, toi qui es né des abîmes du Chaos, avec tout un monde, ne demande pas des merveilles qui n'ont pas de nom. Tu veux donc devenir semblable à un homme ? Mais si tous les hommes mouraient, ils renaîtraient toujours hommes. Ils ont des étoiles qui guident leur bonheur et le sort les poursuit ; nous ne connaissons ni le temps, ni l'espace, ni la mort. Au sein de l'éternel hier, vit aujourd'hui tout ce qui meurt ; si un soleil s'éteignait, il renaîtrait toujours soleil. Mais toi, Hypériorion, demeure là où tu voudrais mourir, tu es né de la forme première, tu es l'éternelle merveille. Pourquoi veux-tu donc mourir ? Tourne tes regards vers cette terre errante et vois ce qui t'attend là-bas.

Hypérion revint anxieux, il laissa de nouveau ses rayons briller dans la nuit, quand il aperçut tout à coup la princesse et le page assis sous un tilleul.

Enivrée d'amour, elle leva les yeux, vit l'astre et lui confia ses désirs. « Descends doux astre glissant sur un rayon, pénètre dans la forêt et dans ma pensée et brille sur mon bonheur. » L'astre trembla comme jadis dans la forêt et sur les collines,—ou bien quand il guidait la solitude des vagues mobiles. Mais il ne tomba plus dans la mer du haut de son azur. « Que t'importe, dit-il, être d'argile, si c'est moi ou un autre. Vivant dans votre cercle étroit, vous goûtez le bonheur, tandis que dans le monde d'en haut, je me sens immortel et froid ». Hypérion, c'est le poète lui-même qui se réfugie dans le monde de la pensée et de la poésie, parce que personne ne peut le comprendre.

Nous ne croyons pas qu'on ait jamais exprimé d'une manière plus poétique, ce sentiment de mélancolie que doit ressentir dans sa solitude morale, l'être supérieur.

Les qualités distinctives d'Eminesco, sa puis-

sante originalité et la beauté de la forme dans laquelle sa pensée semble si admirablement moulée, atteignent un très haut degré dans son *Luceaferul*, et en font un chef-d'œuvre de poésie.

Nous avons dit qu'Eminesco était pessimiste ; voici un de ses morceaux, intitulé. «La prière d'un Dace», où l'aspiration à l'anéantissement de l'existence est exprimé d'une manière très originale :

Au temps où la mort n'était pas encore, où il n'y avait rien d'immortel, ni le noyau de lumière qui donne la vie, il n'y avait ni «aujourd'hui», ni «hier» ni «toujours», car toute chose était dans l'*Un*, et l'*Un* était toute chose. Au temps où la terre, le ciel, l'air, les mondes étaient au rang des choses qui n'ont jamais été, «Toi» seul tu étais, et je me demande : «Qui donc est le Dieu devant lequel nous nous inclinons ? Il fut le seul Dieu avant l'apparition des autres dieux, et du fond des eaux il fit sortir l'étincelle. Il donna une âme aux dieux, au monde le bonheur. Elevez vos âmes vers lui. Chantez-le, il est la mort de la mort et la vie de la vie.

C'est lui qui me donna des yeux pour voir la lumière du soleil et qui mit dans mon cœur le charme de la pitié. J'ai entendu le bruit de sa

marche dans le souffle violent du vent, et dans tout chant j'ai reconnu sa voix. Pourtant je lui demande encore quelque chose : qu'il me permette d'entrer dans l'éternel repos !

Qu'il maudisse tous ceux qui auront pitié de moi, et qu'il bénisse ceux qui me feront du mal. Qu'il écoute toute bouche qui voudra se moquer de moi, et que celui qui m'arrachera même la pierre de mon chevet, devienne le premier des hommes. Repoussé de tous, puissé-je passer à travers le monde, jusqu'à ce que je voie dans chaque homme, un ennemi. Puisse-je arriver à ne plus me connaître moi-même, à ne plus sentir mes souffrances, et à maudire la mère que j'ai aimée.

Quand la plus cruelle haine me semblera l'amour, peut-être pourrai-je oublier la douleur... et mourir !..

Etranger et proscrit, si je meurs alors, qu'on jette mon cadavre au milieu de la rue. Père, que la plus précieuse couronne soit alors à celui qui donnera mon cœur aux chiens pour le déchirer.

C'est ainsi, Seigneur, que je pourrai te remercier de m'avoir donné le bonheur de vivre en ce monde. Je n'incline pas mon front afin de te demander des dons. Je ne veux que ta haine et tes blasphèmes. Puisse-je sentir mon souffle cesser devant le tien, et disparaître sans trace dans l'anéantissement éternel !

La tristesse qui nous envahit quand nous

songeons à la fuite des jours, et à ces changements qui s'opèrent en nous à mesure que nous vivons, est admirablement exprimée dans la poésie *Mélançolie*, que nous avons essayé de traduire en vers :

Il semblait que dans les nuages une porte
 S'ouvrait, laissant passer la reine des nuits morte.
 De flambeaux entourée, oh! dors paisiblement,
 Dans ta tombe d'azur, sous ton linceuil d'argent.
 Ce beau ciel qui rayonne est ton fier mausolée,
 Des lumineuses nuits, ô reine bien aimée.
 Un voile vapoureux sur les mondes s'étend,
 Enveloppant maisons de villages et champs.
 A la pâle clarté des doux rayons lunaires
 Blanchissent dans ces lieux des ruines altières.
 Le cimetière seul veille et l'on voit parfois
 Le hibou se poser sur une triste croix,
 La cloche a retenti, par l'aile dentelée
 Du démon transparent, doucement effleurée.
 On entendit alors comme un gémissement.
 L'église solitaire, clève tristement
 Sa ruine, où le vent du nord en sifflant passe,
 A travers les vitraux qu'avec fracas il casse.
 Il semble qu'on l'entend murmurer bien des fois,
 Des incantations de son étrange voix.
 Dans son intérieur désolé, cette église,
 Ne garde plus, hélas! sur sa muraille grise
 Que les tristes contours et les ombres de saints,
 Qui très pieusement jadis y furent peints.
 En guise de prêtre, un grillon souvent y chante,
 Et messire le ver y ronge charpente.

C'est la Foi qui jadis peignit d'anges ce mur,
 Et c'est elle qui mit dans mon coeur encore pur,
 Ces contes enchanteurs, dont il ne reste guères,
 Que de tristes contours et des ombres légères.
 Dans mon cerveau lassé, je cherche, hélas! en vain,
 Ce monde merveilleux qui jadis fut le mien.
 Je n'y entends chanter qu'un grillon solitaire
 Mon coeur d'où s'est enfui tout plaisir éphémère,
 Depuis longtemps, longtemps ne bat qu'avec lenteur,
 Ainsi dans un cercueil, se meut le ver rongeur.
 Quand je songe parfois à ma vie écoulée,
 Il semble qu'elle m'est par d'autres racontée.
 Elle n'est plus mienne, et je ne la connais plus.
 Qui redit votre histoire, ô mes jours disparus.
 Afin de mieux entendre alors cette merveille.
 Très attentivement j'aime tendre l'oreille,
 Et j'écoute en riant ces récits émouvants. . .
 Il me semble être mort hélas! depuis longtemps!

Eminesco a souvent chanté l'amour et sa grande originalité poétique se révèle dans sa manière d'exprimer ce sentiment. Ni Musset, ni Heine, ne nous émeuvent plus profondément que le poète roumain quand il chante les douleurs de son cœur meurtri. On dirait qu'Eminesco a condensé dans ses beaux vers si mélancoliques, toutes les douloureuses émotions des natures les plus sensibles, et il a su leur donner la forme impérissable, grâce à laquelle elles trouveront un écho partout et toujours.

Comme beaucoup de rêveurs, Eminesco laissait souvent ses pensées s'envoler vers un passé très éloigné, qui lui semblait l'âge d'or de la poésie, de l'amour et de la vertu. Il nous a laissé quatre satires. Dans la troisième et la quatrième, le poète évoque l'héroïsme des anciens jours, et l'amour tel qu'on le comprenait jadis, et il leur oppose les mœurs corrompues d'aujourd'hui. La troisième satire contient une superbe évocation du passé héroïque de notre peuple, et la grande figure du prince Mircea, vainqueur du fameux sultan Bazajet le Foudre, y est admirablement dessinée. Le poète atteint à des hauteurs épiques, dans la page où il décrit la bataille de Rovine (1394). «Ce sont âges qu'aimèrent nos chroniqueurs et nos rhapsodes, notre siècle abonde en saltimbanques et en comédiens.» Puis vient une violente satire des mœurs dépravées de la société moderne.

Dans la quatrième satire, le poète oppose l'amour pur et chaste à l'amour vénaal. Dans seconde, il soutient que la banalité du goût du public force le vrai poète à s'enfermer en lui-même; et dans la première, qui avec la troi-

sième, est une de ses plus belles œuvres, Emisnesco déplore la vanité de toutes choses, de la gloire du roi puissant aussi bien que de celle du savant ou du poète.

Voici ce qu'il dit à ces derniers :

Malheureux, peux-tu te rappeler tout ce que tu as entendu dire, tout ce qui a passé devant toi, ou bien tout ce que tu as parlé ?

Très peu ; par ci, par là une image, une trace de pensée, un morceau de papier.

Et quand tu ne sais pas toi-même ta vie par coeur, d'autres se casseront-ils la tête pour savoir ce que tu as été.

Peut-être après un siècle, un pédant aux yeux verts, assis au milieu de vieux bouquins, jugera-t-il l'atticisme de ta langue, en enlevant de ses lunettes la poussière qui s'est élevée de son livre, et il fera mention de toi dans les deux lignes d'une note négligemment jetée à la fin d'une sottise page.

Tu peux bâtir tout un monde, tu peux le détruire. Sur tout ce que tu auras dit, une pelletée de terre se posera. La main qui a désiré le sceptre de l'univers et les pensées qui ont embrassé l'univers, peuvent entrer sous quatre planches. Ils suivront ton convoi funèbre, ironiquement splendide, avec des regards indifférents ; et au dessus de tous un tout pe-

tit parlera, non pour te louer, mais pour se rendre lui-même intéressant à l'ombre de ton nom.

Eminesco était l'ennemi de ces «critiques» qui, dans le but d'expliquer «scientifiquement» l'œuvre de l'écrivain, pénètrent dans les détails les plus insignifiants de sa vie, et mettent au jour des faits qu'il n'était guère nécessaire de connaître pour juger la valeur littéraire de l'œuvre. Beaucoup de ces critiques se reconnaîtront dans ce portrait si peu flatteur, que fait le poète roumain :

Ah ! mais tu verras ! La postérité est encore plus juste. Ne pouvant s'élever jusqu'à toi, crois-tu qu'elle voudra t'admirer ? Ils applaudiront la mince biographie qui tâchera de prouver que tu n'as été grand-chose, que tu n'as été qu'un homme comme eux. Chacun sera flatté de ce que tu n'aies pas été plus que lui, et dans les savantes assemblées ils se donneront des airs importants chaque fois que l'on parlera de toi. Ils se sont entendus d'avance de t'accorder ironiquement des louanges. Etant à la merci de chacun, ils critiqueront tout ce qu'ils ne comprennent pas et ils chercheront à connaître tous les petits scandales, toutes les taches et les méchancetés de ta vie ; tout cela te fait approcher d'eux, non pas la lumière que tu auras répandue dans le

monde, mais les péchés, la fatigue, la faiblesse, tous les maux qui, fatalement, font partie d'un morceau d'argile. Et les petites misères d'un cœur torturé, les attireront plus que tout ce que tu auras pensé...

La jeune littérature roumaine subit en ce moment l'influence d'Eminesco. Outre cette richesse d'idées et cette profondeur de sentiment qui pour la première fois furent exprimées en roumain, l'harmonie de la langue qu'employa le poète, et la beauté sculpturale de ses vers, lui attirèrent tous les suffrages.

De plus, on ne risquait pas de rencontrer dans ses poésies ce ton déclamatoire, affecté, qui avait été à la mode chez nous.

Si le poète est pessimiste, on sent que ses déceptions ne sont pas feintes, mais qu'elles sont le résultat des méditations d'une très haute pensée, et des souffrances d'un cœur «auquel rien d'humain ne fut étranger».

Parmi les successeurs d'Eminesco, nous pouvons citer M. A. Vlahutza. Le volume de vers que ce jeune poète a publié lui assure une place d'honneur parmi nos littérateurs. M. Vlahutza

est un subtil psychologue qui connaît admirablement le cœur humain.

Si Eminesco plane toujours dans les plus hautes régions de la pensée et s'il contemple les douleurs humaines du haut de la cime où il s'est isolé, M. Vlahutza descend au fond des cœurs qu'il sait merveilleusement analyser.

Cependant cette analyse n'éteint pas l'émotion, que l'on sent au contraire vibrer dans les vers du jeune poète.

Que nous sommes loin, avec ce genre de poésie, du léger gazouillage qui fut à la mode au commencement de ce siècle, et comme elle a été rapide cette évolution des intelligences roumaines, qui nous a permis d'avoir dans cette fin de siècle des artistes aussi raffinés qu'Eminesco et Vlahutza.

Sans chercher à mettre celui-ci au même niveau qu'Eminesco qu'on ne pourra pas surpasser ni même égaler de sitôt, donnons à M. Vlahutza la meilleure place parmi ceux qui subissent l'influence du grand poète.

Un des morceaux le plus émouvants du volume de Vlahutza est l'*Ikone* (Image sainte).

Le poète nous décrit la douleur d'un mère dont l'enfant est mourant et qui dans son désespoir s'adresse à la Sainte Vierge en la priant de sauver le petit être qu'elle tient dans ses bras.

Oh daigne le regarder, lui dit-elle ! Chauffe-le d'un rayon de tes yeux, car toi aussi tu connais ce charme de serrer l'enfant sur ta poitrine, de veiller continuellement sur lui, d'avoir l'œil ouvert même en dormant. Ton cœur tressaille quand ses pleurs t'appellent, et que tu viens le couvrir de ton amour et lui donner des soins maternels.

Vois comme il dort, dans sa beauté angélique. Oh ! comment sa mère pourrait-elle vivre sans lui ! Daigne lui donner une parcelle de vie de ta vie. Qu'il puisse de nouveau me serrer le cou de ses petits bras. Commi moi Sainte Vierge, tu presses le monde entier sur ta poitrine, en pressant ton fils.

Mais l'enfant meurt dans ses bras, et alors, folle de douleur, la mère regarde d'un œil terrible l'« Icône » en s'écriant : « O sainte, tu n'as donc pas compati à ma douleur ? Tandis que je pleure, en mendiant un rayon de pitié, tu me montres mon enfant froid, et les poings contractés. C'est donc ainsi que le ciel comprend les larmes et la douleur ! »

Et jetant contre l'image de la Sainte-Vierge le cadavre de son enfant, elle dit: «Oh! non, tu n'as jamais été mère, et si tu portes un enfant dans tes bras, c'est un mensonge.»

Les vers que M. Vlahutza adresse à Eminesco sont aussi très beaux. «Je me plonge, dit-il, dans ces mondes de beauté qui ont jailli comme d'éternelles étoiles de la nuit de ta triste vie». Il termine ce morceau par deux magnifiques strophes: «Il t'a été donné de pleurer toutes les larmes; au milieu de l'éternelle lutte d'arracher des vers fulgurants, lambeaux de ton cœur,—d'allumer à la voûte du temps des astres ravis au vol de la triste pensée. Lumière! qu'importe au monde, que tu te consumes en brillant.»

Le morceau qui termine le volume est intitulé *le Calme*, et contient une satire mordante de cette société frivole où les hommes de lettres et les artistes ne sont pas appréciés à leur juste valeur, où les riches banquiers et les poupées de salons, coquettes sans cœur, se demandent: «Que peu donc gagner un poète en écrivant?»

Ne traîne pas ton talent dans les riches salons où le cœur ne bat que d'après une stupide convention, où l'homme est une poupée, et la vie un vernis.

Esprit aux immortelles pensées, laisse les moments de ta vie s'écouler sagement, tandis que d'ineffaçables raies de lumière apparaîtront sur leurs traces. Si tu veux que l'art te donne sa sereine consolation, enferme-toi dans ta pauvre chambre et dis à tes vaniteux désirs de se taire. N'ayant trouvé nulle part le monde que tu as rêvé, cherche au fond de toi-même le bonheur et le paix.

— Le talent poétique de M. Vlahutza, tout en subissant peut-être un peu trop l'influence qu'exerce Eminesco, fait honneur à notre jeune littérature.

Cette poésie, toute vibrante d'émotion, trouve souvent le chemin de notre cœur et c'est assurément là un grand mérite pour le jeune poète.

Tout autre est le genre de poésie de M. G. Cosbuc. Quand parut son premier recueil de vers on se dit chez nous : voilà un rayon de soleil très gai et très brillant sur le front de la Muse roumaine, qui depuis Eminesco, grâce à de médiocres imitateurs, était devenue trop plaintive, disons même funèbre.

La faute n'en était certainement pas à Eminesco, et ce serait ridicule de rendre les grands poètes responsables de toutes les niaiseries que débitent leurs fades imitateurs.

Et cependant il y eut chez nous des «critiques scientifiques» qui ne manquèrent pas de, mettre au compte d'Eminesco le pessimisme feint d'un tas de jeunes rimeurs ; ils allèrent même jusqu'à soutenir que l'œuvre de ce poète qui révèle une si grande noblesse morale, corrompait la jeune génération ! Tant la «critique scientifique» peut parfois faire dire des énormités !

Ce n'est pas M. Cosbuc qu'on peut accuser d'être un imitateur d'Eminesco. Au milieu de nos jeunes poètes qui s'efforcent de lui ressembler, M. Cosbuc eut le grand mérite d'être original en cherchant une autre source d'inspiration. Aussi s'est-il immédiatement vu accorder les éloges de tous les connaisseurs. Depuis Alexandri, on n'avait plus entendu chanter aussi gaiement chez nous, quand M. Cosbuc eut l'idée de nous donner son volume de «Ballades et d'Idylles» et de nous charmer par les créations de son imagination si brillante et si riante. Cette fois, c'en

était fait des déclamations pessimistes et des larmes versées sur les maux de l'existence.

M. Cosbuc n'a pas la moindre prétention de philosopher en vers, et nous lui en sommes reconnaissants.

Ce qu'il veut, c'est nous emporter avec lui dans ce monde fantastique où il nous fait assister aux fêtes que donnent les merveilleuses princesses des contes de fées, où bien nous laisser sentir tout le charme de la vie champêtre, en nous mettant sous les yeux de gracieuses scènes idylliques.

Parmi ces morceaux des «Ballades et Idylles», où la beauté achevée de la forme rivalise avec la richesse de l'imagination du poète, citons «la Noce de Zamphyra», «la Mort de Fulger», «El-Zorab», autant de chefs-d'œuvres de poésie.

Ce premier volume de M. Cosbuc, ce coup d'essai est un coup de maître. Il nous révèle un talent de premier ordre, dont notre littérature peut à juste titre s'honorer.

La poésie roumaine, ayant si rapidement passé du léger gazouillage qui fut à la mode

dans la première moitié du siècle, au ton sincèrement ému des derniers écrivains dont nous avons parlé, a sa note très personnelle, et très originale.

L'âme roumaine, aux multiples caractères si bien marqués dans les productions de la muse populaire, se reflète dans les œuvres littéraires, auxquelles elle donne un charme particulier.

Cette âme, capable de ressentir les émotions les plus profondes et les plus diverses, vibre dans les vers d'Alexandri, d'Eminesco, de Vlahtza, de Cosbuc, et ceux qui auront une fois goûté le charme tout à fait original qui se dégage de la poésie roumaine, ne regretteront jamais de s'y être arrêtés un moment.

